

« Mgr Hofmann, notre Evêque, se trouve quelque part dans les montagnes, entouré de païens, et par suite dans l'impossibilité d'écrire. Les chrétiens sont résolus à défendre par tous les moyens possibles la personne de Sa Grandeur, ainsi qu'eux-mêmes.

« Le Père Hilarion et le Père Boniface sont avec le Vicaire apostolique. Les Pères Gérard, Cassien, Serge et moi, nous sommes réfugiés dans le grand village chrétien de Ma-tchang, dont le Père Norbert est curé et que les chrétiens défendent. Le Père Christophe est pour le moment en sûreté dans un village voisin. Le Père Placide s'est caché avec un séminariste dans une grotte où les chrétiens lui apportent la nuit un peu de nourriture, à l'aide d'une corde. Mais tout cela n'est que provisoire ; j'ignore le sort qui nous attend.

« Tous nos chrétiens seront dépouillés de tout, s'ils ne le sont déjà, par suite livrés à la famine. Le même sort nous attend nous-mêmes, à moins qu'une mort violente ne nous enlève plus tôt. Que la sainte volonté de Dieu soit faite !

« Toute communication avec le monde extérieur est rompue : il nous est même impossible d'avoir aucune relation avec ceux de nos confrères qui ne sont qu'à une faible distance. Et ces pauvres chrétiens chinois ! Traqués comme des bêtes fauves errant à l'aventure, sans toit, sans consolations, sans encouragements, condamnés à mourir de faim, d'épuisement et de misère ! La situation est terrible ! Ah ! de grâce, faites beaucoup prier pour nous ! Veuillez aussi renseigner nos familles. Tous les missionnaires, à ce que je crois, sont encore en vie, mais nous ne sommes pas sûrs d'un seul jour. Hier, 9 juillet, fête de nos martyrs de Gorcum, nous ne doutions plus que notre dernière heure ne fût venue. Le Seigneur a daigné nous conserver la vie. Pour combien de temps encore ? . . .

« Je reçois, à ce point de ma lettre, des nouvelles du Père Yves, m'annonçant que chez lui aussi on a tout saccagé, tout détruit, au point que la famine commence à sévir et que les chrétiens, sans la cupidité des païens, ne trouveraient plus de quoi vivre.

« Adieu, très Révérend Père. Si le Bon Dieu me laisse l'existence, je tâcherai de vous écrire, quoique je ne sache pas même si cette lettre vous parviendra. Je finis en recommandant instamment notre mission si éprouvée à vos prières et à celle de nos confrères.

FR. ODORIC FIMMER, O. M.,

*Pro-Vic. Gén.*